



Les virtuoses

Brassed off

de Mark Herman

Fiche technique

G.B. - 1997 - 1h47

Couleur

Réalisation et scénario :

Mark Herman

Image :

Andy Collins

Musique :

Trevor Jones

Geoff Alexander

Musique de fanfare dirigée
par :

John Anderson

Interprètes :

Pete Postlethwaite

(Danny)

Tara Fitzgerald

(Gloria)

Ewan Mc Gregor

(Andy)

Stephen Tompkinson

(Phil)

Jim Carter

(Harry)



Résumé

Pour la direction des charbonnages britanniques, l'exploitation des mines appartient au passé. Le cynisme de l'économie libérale a relégué cette source d'énergie dans l'ère de la préhistoire. Pour les mineurs de Grimley, charbon se conjugue au présent. Un présent pour lequel ils se battent avec l'énergie du désespoir sans savoir que l'issue du combat a déjà été écrite sans eux. Au fond de son puits, Danny, lui, a fait son choix. Aujourd'hui et après bien des années de labeur, il n'y a qu'une seule chose qui compte pour lui : la musique et donc la fanfare de Grimley qu'il dirige lui-même. Son rêve : faire participer sa fanfare aux finales du championnat national, au Royal Albert Hall !

Critique

Ras-le-bol: les habitants de Grimley cité minière du Yorkshire, sont en colère contre la fermeture qui menace leur puits. A la différence d'expressions familières synonymes telles *browned off* et *cheesed off*, *brassed off* relève de l'argot militaire d'où l'allusion au cuivre. Qui plus est, il y en a marre de voir les hommes se consacrer à leur fanfare, alors que le «brass» (pognon) manque à la maison. Ce sont les femmes qui dressent les barricades.

Si Grimley n'existe pas, c'est parce que des Grimley et des Grimthorpe, il y en a tant et plus. Depuis **Industrial Britain** (Grierson), le mineur est le symbole dans ce pays de la lutte ouvrière, le cinéma témoigne de sa servitude, de sa grandeur : dans le docu-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

mentaire de Karl Francis (**Above Us the earth**, 1979) par exemple : à travers la fiction réaliste (**Sous le regard des étoiles** Carol Reed, 1939). Deborah Kerr joue dans le mélodrame social **Love on the Dole** (John Baxter) en 1941, lorsque Ford sortit son élégie **Qu'elle était verte ma vallée**, dans laquelle, vers la fin de l'ère victorienne, les mineurs gallois sont confrontés au patriarcat d'airain.

Décor et parler local dans le **Kes** de Loach, dans les dramatiques télévisées de Frears, **A Day out** et **Song of Experience**, tous situés dans le Yorkshire industriel, constituent au sein d'une communauté étonnamment homogène la matière première des **Virtuose**. « Going down pit » (descendre dans la mine) : s'agit-il de dignité ou de hantise ? C'était en 1984. Pour son premier film, Max Herman s'inspire d'un fait divers, l'abandon de leur fanfare par des mineurs désœuvrés, afin d'apporter à l'écran, avec une virtuosité émouvante, une fable pour notre temps.

Devant la toile de fond du règne thatchérien se tisse un réseau de conflits : entre les responsables du gouvernement et la population de la bourgade, entre les générations, dans l'intimité du couple, en mon for intérieur. On résiste, mais on se heurte à la trahison. Le choix n'est plus pour ou contre la grève, mais entre une opposition bornée et un licenciement doré. La campagne menée par les épouses sera-t-elle sabotée par le vote démocratique des maris ? Danny, le chef de la fanfare (fort bien interprété par Pete Postlethwaite - encore en père !) se sent trahi par ses musiciens. Or son orchestre est sa gloire : la poussière traîtresse de la mine ronge ses poumons. Il ne pourra même plus compter sur l'adhésion de Phil (son fils) qui est criblé de dettes, mais qui, par loyauté envers l'art, arrache le pain à ses propres enfants en achetant à crédit un superbe trombone. Le *scab* (briseur de grève) est maintenant vous et moi.

Petite-fille de l'ancien chef d'orchestre,

amie d'enfance d'Andy (Ewan McGregor), Gloria insuffle de la vie dans la fanfare. Méfions-nous : elle est employée par la commission des mines. Nourrit-on un serpent dans son sein ?

Tel un faucon prenant son essor, se lèvent au-dessus des collines, les vives fanfares. La musique, cependant, n'est pas un son, mais un sentiment - Wallace Stevens l'a joliment dit.

Les briques rouges des pauvres pavillons en série réapparaissent dans cet édifice victorien par excellence : le Royal Albert Hall. Dans ce chromatisme-là, **Les Virtuoses** puise son entrain. Gaïeté et humour doux-amer sont plus toniques que la grisaille ambiante. On respire l'air de **The Snapper** : on se promène du côté ensoleillé de Leigh. Venant du cœur, la solidarité est notre force. Grâce à elle, on survit aux dégâts de l'huissier. On sera sauvé alors même que, piètre clown, on sombre dans la mélancolie.

Qui aurait assisté à un concert de cuivres, où morceaux classiques et blues rapides se succèdent avec brio, se souviendra des galbes rutilants des instruments. Au plaisir sonore s'ajoute une satisfaction visuelle, vitale. Précieux, le métal ressort dans les franges et les glands dorés des bannières triomphales de la municipalité, reflétant aussi le miroitement du trophée final dans cette *success story*.

Montages alternés et champ-contre-champ rehaussent les duos et les duels, reliant sans cesse l'être individuel à l'orchestre, à la communauté, à la nation. Le miracle se fait musique. Et dans un ultime rebondissement, elle se dépasse.

Diététique et structurante, l'exécution musicale est en même temps création autonome. Si le conte de fées débute par la jolie interprétation du *Concerto pour trompette* (cornet à pistons) de Roderigo Aranjuez, c'est aussi parce que la jeune femme en solo donne le baiser de la vie à un corps moribond. Pour le spectacle de la fin, les cuivres donnent toute la mesure de la couleur rossinienne. Femmes et hommes sont réunis. Au cœur

de l'œuvre, il y a concert et concertation. Or la mélodie qui rapproche Danny et Phil est une chanson irlandaise, arrangement par Percy Grainger d'un air traditionnel : *The Londonderry Air*, connu sous le nom de *Danny Boy*. En gaélique comme en anglais. *Danny Boy* est devenu le chant populaire et suprême de l'exil, évoquant l'éloignement de la patrie ainsi que du bien-aimé.

Sans paroles - car les virtuoses ne chantent pas, ils *jouent* - on donne en sérénade à Danny sa musique préférée.

Par cet *envoi*, Herman réussit, dans un film de choc, la fusion d'un cinéma britannique réaliste et la magie populiste d'un Capra. Et nous, quand irons-nous à la capitale, munis de trombones et de tubas, pour plaider, avec extravagance, nos causes ?

Eithne O'Neill

Positif n°437/438 - Juillet/Août 1997

Des puits fermés, des quartiers dépeuplés, des mineurs au chômage. Cet héritage de l'Angleterre sauvage des années 80 fait la matière première d'une fiction qui veut dire ses quatre vérités à la dame de fer et se battre avec une arme singulière: la musique. Mais à voir **Les Virtuoses**, on pense fatalement aussi au cinéma anglais, sinistré, décimé, en voie d'extinction, comptant ses survivants sur les doigts d'une main. Et la fanfare de la ville, dernier bastion d'une solidarité ouvrière qui ne veut pas mourir, seule richesse de ces nouveaux pauvres, devient la métaphore exacte du tournage des **Virtuoses**, un film un peu pauvre, isolé, désolé de ne filmer que des ruines, déjà anachronique, fait avec les moyens du bord et l'énergie du désespoir. Le réalisateur oscille entre la virulence naturaliste de Ken Loach et la truculence paillard de Stephen Frears. Un film sincère et pataud, à deux vitesses donc pour dire le drôle et le triste de la vie, avec parfois la capacité à mêler les deux dans un même mouvement, tel ce plan d'une gueule noire reconvertie en clown chez Mc Donald et assis, dans sa drôle de tenue, sur la dernière chaise de sa maison vidée par les huissiers. D'autres moments, plus larmoyants (les scènes à l'hôpital) tombent du fil tendu entre tragique et comique. Pourtant le dénouement, assez enlevé ne verse pas dans l'euphorie fabriquée. La victoire de la fanfare en finale du Championnat national est à la fois touchante et dérisoire, une vraie victoire à la Pyrrhus. A coup sûr le groupe a donné son dernier recital avant fermeture définitive, et l'impression qui reste est celle d'un baroud d'honneur. Reste à espérer que le parallèle avec le cinéma britannique n'ira pas jusque-là ...

Bernard Benoliel

Cahiers du Cinéma n°515/516 - Juillet/Août 97

C'est un mélo. Le seul, le vrai, de cet été. Pas annoncé par les trompettes des promotions hollywoodiennes, mais porté par une fanfare du Yorkshire aux cuivres étincelants ... Le titre français (**Les Virtuoses**) n'en dit pas grand-chose, qui vous égarerait facilement vers des idées tartes de concertos sur clavier, au clair de lune. En anglais, tout est dit d'emblée : **Brassed off**, soit «brass» pour les cuivres de l'orchestre, «off» pour nouer le jeu de mots qui évoque le ras le bol très prolo ... Celui des gueules noires anglaises, face à la fermeture de leurs mines : «Depuis 1984, le gouvernement britannique a fermé 140 puits de mine et ainsi privé de travail 250 000 personnes dont la vie a été brisée», comme il est précisé en conclusion.

Car, oui, c'est clair, c'est un mélo social et contestataire. Musclé, mélodieux et très peu rock. Avec, dans le rôle de la dame aux camélias, un mineur encore plus perforé de musique que de silicose : Danny (Pete Postlethwaite), qui s'acharne, contre vents, marées et menaces de chômage, à propulser sa fanfare de potes vers la finale du championnat national, à l'Albert Hall de Londres. Les autres, eux, se débattent avec leurs traites et leurs ménages en perdition, quand ce n'est pas avec la jalousie conjugale de leurs pom-pom girls quinquagénaires qui se font teindre les cheveux en violet vif pour s'assortir aux couleurs de la fanfare, pendant que le petit jeune du groupe (Ewan Mc Gregor) noue une idylle avec une sémillante diva du cornet à piston acquiescée à la direction (Tara Fitzgerald). De la lutte de classe en version symphonique, poilante, désespérée et aussi salutairement dénuée de deuxième degré que de compromission

A-D. B;

Le Monde (19 Août 1997)

Filmographie

Les virtuoses
Brassed off

1997